

## *Proust sous le regard de Jacques Rivière*

### *Abstract*

Jacques Rivière is undoubtedly one of the most intelligent and admiring readers of the *Recherche*. However, his correspondence with Proust shows how - while sensing the extraordinary novelty of his work - he sees it as the most successful and advanced outcome of the French tradition of the analytical novel. The publication of extracts from the Recherche in the "Nouvelle Revue Française" proved to be a real battleground between Rivière and Proust. While the first would like to make, of these extracts, miniature novels, coherent and perfectly concluded, so as to reveal to the public their author's extraordinary capacity for psychological introspection, the second aims to give readers of the magazine an insight into the complexity of his work, which develops on several planes simultaneously, incorporating dissonant motifs and different registers.

La lecture – comme pratique, comme thème, comme relation – traverse en tous les sens la correspondance entre Marcel Proust et Jacques Rivière.

C'est un acte de lecture (celui de Rivière) qui l'inaugure: Proust répond, en février 1914, à une lettre (malheureusement perdue)<sup>1</sup> du secrétaire de la "NRF" en se réjouissant d'avoir trouvé en lui un lecteur qui a enfin compris le caractère solidement structuré de son *Swann*<sup>2</sup>. Et c'est un désir de lecture (celui de Proust) qui la conclut: un triste message de Céléste Albaret, en novembre 1922, informe Rivière que son maître, en état d'inconscience, ne peut pas savoir d'avoir reçu le livre – tant attendu – de son ami Jacques<sup>3</sup> (Céléste se réfère à *Aimée*, dont Proust avait encouragé l'achèvement après en avoir lu le premier jet, et qui lui a été dédié)<sup>4</sup>.

Pourtant, le parcours tracé à l'intérieur de ces deux extrémités temporelles – qui ferait penser à une réciprocité parfaite entre écrivain et lecteur prêts à échanger leurs rôles – est entrecoupé par de nombreuses autres lignes de force qui passent par la lecture, compromettant la symétrie apparente suggérée par le début et la fin de la correspondance. La dédicace conçue par Rivière est, à ce sujet, éloquente:

A MARCEL PROUST

grand peintre de l'amour  
cette indigne esquisse  
est dédié  
par son ami  
J.R.

(1) Une lettre de Rivière à sa femme, datée du 5 janvier 1914, témoigne de son enthousiasme pour le livre de Proust (cf. T. Laget, *Jacques Rivière dans Proust et ses amis*, dir. J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, 2010, pp. 149-165).

(2) Cf. M. Proust, J. Rivière, *Correspondance 1914-1922*, présentée et annotée par Ph. Kolb, préface de J. Mouton, édition augmentée et corrigée, Paris, Gallimard, 1976, pp. 27-28.

(3) Cf. *ibidem*, p. 264.

(4) Le livre a été publié le 3 novembre 1922.

Et il ne faut pas croire à une affectation de modestie de la part de Rivière. Il travaille à la révision de son roman en contact étroit avec les pages de la *Recherche* qu'il lit au fur et à mesure que l'auteur les prépare pour la publication, et qui lui témoignent, inexorablement, son infériorité. En découvrant *Sodome et Gomorrhe*, qui lui apparaît comme une œuvre adhérant prodigieusement au mouvement multiforme de la vie, il écrit: «Je le sais bien, moi, qui par impuissance ai écrit un livre suivant l'ancienne formule, je le sais bien, allez, ce qu'il y a de formidablement nouveau dans la vôtre»<sup>5</sup>.

En effet, si Rivière semble avoir une confiance aveugle dans le jugement de Proust sur son roman, au point de lui demander – comme à un oracle – la réponse sur l'opportunité de le mener à terme<sup>6</sup>, Proust ne se retrouve jamais complètement dans les portraits – quoique extrêmement flatteurs – que Rivière fait de lui et de son œuvre. Après avoir lu les bonnes feuilles de l'article *Marcel Proust et la tradition classique*<sup>7</sup>, dans lequel Rivière reconnaissait à l'auteur de la *Recherche* le mérite d'avoir renoué, par son ouvrage, les liens – relâchés d'abord par le mysticisme romantique, puis par l'objectivité réaliste, et enfin par le flou symboliste – avec l'art racinien de creuser les passions humaines en profondeur et en toute lucidité, Marcel lui écrit: «Je crois que vous changerez plus tard d'opinion sur moi, un peu. [...] Je ne crois pas qu'actuellement vous soyez très sensible à mes plans, à mon «volume», à ma «psychologie dans l'Espace». Psychologie plane, c'était bien votre avis à en juger par le choix que vous aviez fait pour l'extrait dans la *N.R.F.*»<sup>8</sup>.

Avant même d'aborder le fond de la remarque de Proust, il convient de s'arrêter sur son allusion à un certain extrait choisi par Rivière, afin de saisir un autre élément qui complique la relation entre écrivain et lecteur au cœur de cette correspondance. Rivière n'est en effet ni un lecteur totalement extérieur au processus de constitution de l'œuvre de Proust (un de ceux qui la lisent après sa publication), ni un lecteur simplement interne à ce processus, comme, par exemple, les amis Reynaldo Hahn ou Georges de Lauris, au jugement desquels Proust avait soumis le manuscrit de la première partie de son roman en 1909. Rivière lui-même décrit la stratification complexe, en lui, des postures de lecture, dans une lettre très intéressante où il se réjouit d'avoir enfin entre les mains ce *Guermantes* qu'il a déjà lu en “placards”, mais qu'il voit maintenant accéder au statut de véritable livre à inclure dans sa bibliothèque où, cependant, il changera de position selon la relation que son propriétaire y voudra entretenir.

Je le mets d'abord au premier rang des livres dits «en lecture»: les plus faciles à prendre, ceux que j'attrape tout de suite en rentrant le soir, ou quand un peu de loisir s'offre à l'improviste dans la journée.

Puis, quand il est relu, il va rejoindre ses aînés sur un rayon plus réservé, mais où je ne l'oublie pas. Combien de fois [...] j'ai ouvert *Swann* ou les *Jeunes Filles* au hasard pour en lire une page ou deux avant de me mettre à écrire!<sup>9</sup>

(5) *Ibidem*, p. 234 (22 juillet 1922).

(6) Voir la lettre de Rivière du 2 février 1921 (*ibidem*, pp. 158-160) et la réponse de Proust, quelques jours après (*ibidem*, pp. 161-162).

(7) Qui sera publié dans le numéro de février 1920 de la “NRF” (et ensuite repris dans J. Rivière, *Études. L'œuvre critique de Jacques Rivière à “La Nouvelle Revue Française” [1909-1924]*, édition renouvelée, textes réunis et annotés par A. Rivière, préf. A. Tubman-Mary, Paris, Gallimard, 1999, p. 586-592.

(8) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 85 (26 janvier 1920).

(9) *Ibidem*, p. 141 (21 octobre 1920).

Cette lettre nous relate d'abord l'émotion et la délectation subtile de ceux qui ont le privilège de jouir d'un chef-d'œuvre encore inaccessible à d'autres, ensuite le goût plus calme de savourer à nouveau et de mieux comprendre ce qui a été d'abord absorbé avec une impatience fébrile, et enfin le plaisir de choisir une page, un fragment, une scène, pour rallumer – en retrouvant, un instant, la magie de la première lecture – les cendres éteintes de l'inspiration...

Cependant, une notation rapide – dans cette même missive – nous révèle une autre manière, plus sophistiquée (moins innocente!), de la part de Rivière, de se rapporter au nouveau livre de Proust: «J'essaierai de voir ce que les autres peuvent y trouver de si précieux»<sup>10</sup>. En raison de son rôle de directeur de la revue dont émane le comptoir d'édition qui publie la *Recherche*, il ne peut s'empêcher d'imaginer, en lisant, les autres processus de lecture que l'œuvre proustienne, progressivement dévoilée, mettra en branle. Mais il y a plus. Dans la mesure où, à chaque fois, il demande à l'auteur de pouvoir publier des anticipations dans la revue, il est à même d'*orienter* et *diriger* ces processus. Et c'est justement cette démarche de Rivière qui complique – plus que toute autre chose – le rapport entre l'auteur de la *Recherche* et l'un de ses lecteurs plus intelligents et admiratifs.

Le choix des avant-premières des différents volumes prêts à paraître est en effet le terrain d'un véritable conflit entre les deux (mais toujours dans le cadre d'une amitié jamais mise en question) ainsi qu'un réactif chimique qui fait affleurer à la surface tous les composants secrets – les implications affectives, les passions inconscientes – de cette relation entièrement construite autour de la *Recherche*<sup>11</sup>.

Dans le cas des deux premiers extraits publiés dans les numéros de juin et juillet 1914 de la "NRF" – alors que l'éditeur du roman est encore Grasset – c'est Proust qui fait la sélection. Il propose à Rivière des passages du deuxième volume de l'ouvrage (qui devait être à l'époque *Le Côté de Guermantes*) dans lesquels il pense que les lecteurs de la revue pourront découvrir quelque chose de nouveau par rapport à *Swann*:

Je comptais vous donner quelques paysages marins (contrastant avec les paysages terriens du 1<sup>er</sup> volume) de Balbec [...]<sup>12</sup>.

[...] pour le numéro de Juin [...] j'ai choisi ces extraits dans le dernier tiers de mon second volume. Il est en effet plus différent du volume que vous connaissez. Le 2<sup>e</sup> volume débute par des chapitres encore sur *Swann*, sur Gilberte, sur Bergotte; je crois que vos lecteurs trouveront ici un peu plus de nouveauté. Pour le N<sup>o</sup> de juillet je vous donnerai des pages sur Mme de Guermantes et sur la mort de ma grand'mère<sup>13</sup> qui finiront assez bien ces extraits et sur lesquelles du reste s'achèvera le volume<sup>14</sup>.

Le souci premier de Proust est donc de montrer la variété de l'œuvre *in fieri*: le lecteur ne doit pas avoir l'impression d'un récit qui s'allonge, mais plutôt qui s'élargit, se diversifie. Et la "Nouvelle Revue Française" représente la tribune la plus prestigieuse («la seule publication [...] où je souhaite que des fragments de mon œuvre paraissent»)<sup>15</sup> pour montrer cette qualité de la *Recherche*. Le passage par la revue

(10) *Ibidem*.

(11) «Le texte, qui était le prétexte de l'amitié, en devient l'action principale» (T. Laget, *Jacques Rivière* cit., p. 156).

(12) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 29, début de mai 1914.

(13) Tout au long de cette correspondance, Proust et Rivière identifient sans scrupule le narrateur et l'auteur du roman!

(14) *Ibidem*, pp. 30-31, mai 1914.

(15) *Ibidem*, p. 29 (c'est encore la lettre du début de mai 1914).

n'est nullement perçu par Proust comme un détour, ou comme un filtre capable d'influer sur la transmission de son roman à un public qu'il ne souhaite guère instruire, guider<sup>16</sup>. Tout ce qu'il y a à comprendre de l'œuvre est dans l'œuvre même, et la seule chose qui importe à Proust est qu'elle soit connue du début à la fin. Pendant la guerre, il déclarera vouloir rester en vie dans le seul but de «terminer l'ouvrage commencé et y déposer des vérités dont [il] sai[t] que beaucoup se nourrissent et qui sans cela seront détruites avec [lu]i»<sup>17</sup>.

C'est précisément cette conscience aiguë de l'importance de son ouvrage – tant pour sa propre vie, dont il devient la substance même, que pour la vie des autres, à laquelle il offre le fruit d'une longue, profonde et impitoyable recherche intérieure – qui est à la base de ce mouvement typiquement proustien de s'engager à payer sa publication. C'est ce qu'il avait proposé au comité de rédaction de la "NRF" en lui envoyant le manuscrit du premier volume (avec pour effet de passer pour un amateur aux yeux de ses membres hautains!), et c'est ce qu'il avait réalisé avec son éditeur Grasset. S'agit-il seulement d'un geste par lequel on refuse inconsciemment de se séparer de sa propre créature, la rachetant symboliquement au moment même où l'on la cède aux autres? À mon avis, envisager de payer les frais de publication implique, avant tout, la certitude absolue que cette œuvre – rejetée (pour différentes raisons) par des milieux plus ou moins savants – trouvera une place (même après un certain temps d'adaptation) parmi les lecteurs communs: auxquels il est donc urgent de la faire parvenir. Après les refus de Fasquelle, des éditions de "La Nouvelle Revue Française" et d'Ollendorff, c'est précisément cette exigence pressante qu'il exprime à René Blum, le priant de servir de médiateur chez Grasset:

[...] Mon cher ami je suis très malade, j'ai besoin de certitude et de repos. Si M. Grasset édite le livre à ses frais, il va le lire, me faire attendre, me proposer des changements, de faire des petits volumes, etc. Et aura raison au point de vue du succès. Mais je recherche plutôt la claire présentation de mon œuvre. Ce que je veux c'est que dans huit jours vous puissiez me dire, c'est une affaire conclue, votre livre paraîtra à telle date. Et cela n'est possible qu'en payant l'édition<sup>18</sup>.

Assumer les coûts éditoriaux est aussi le moyen pour Proust de conserver jusqu'au dernier moment la pleine licence d'intervention sur son œuvre, c'est-à-dire la liberté de la soumettre au tour de force de la correction, qui est pour lui à tous égards un travail de réécriture.

Même lorsqu'il confiera ses extraits à Rivière en mai 1914, il insistera (sans succès) pour que les frais de correction soient à sa charge: «Je vous le demande comme un service»<sup>19</sup>. De la part de Proust, ce n'est pas seulement un acte d'extrême courtoisie, mais l'essai de parvenir à une autonomie complète par rapport à tout facteur – technique, commercial – extérieur aux raisons esthétiques: le processus de transfert de son œuvre au lecteur doit se rapprocher le plus possible d'une "communication des âmes"...

(16) Il suffit de penser à ce que Proust avait déclaré dans la toute première lettre envoyée à Rivière: «Cette évolution d'une pensée, je n'ai pas voulu l'analyser abstraitement mais la recréer, la faire vivre. Je suis donc forcé de peindre les erreurs, sans croire devoir dire que je les tiens pour des erreurs; tant pis pour moi si le lecteur croit que je les tiens pour la vérité. Le second volume accentuera ce malentendu. J'espère que le dernier le dissipera». (*ibidem*, [7 février 1914]).

(17) Lettre du 27 août 1915 à Lionel Hauser (*Correspondance de Marcel Proust*, texte établi, présenté et annoté par Ph. Kolb, tome XIV, Paris, Plon, 1986, p. 213).

(18) Lettre du février 1913 (*ibidem*, t. XII, 1984, p. 80).

(19) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 34, 12 ou 13 mai 1914.

Pourtant, quand la “NRF” reprend ses activités en 1919 – après l’interruption causée par la guerre<sup>20</sup> – le cadre dans lequel agissent les deux personnages a radicalement changé. Rivière est devenu directeur de la revue et Proust est désormais un auteur de la maison d’édition gérée par Gaston Gallimard<sup>21</sup>. Quant à la *Recherche*, on connaît le remaniement profond et décisif auquel elle a été soumise pendant ces années de suspension. Pour le numéro de la rentrée, Rivière demande encore à Proust de publier des extraits de son deuxième volume, qui n’est plus *Le Côté de Guermantes* mais *A l’ombre des jeunes filles en fleurs*. Pourtant cette fois, comme il a déjà lu le texte envoyé par Proust à Gaston, il se permet de suggérer lui-même la partie à prélever (c’est précisément à ce choix que Proust se réfère dans la lettre déjà évoquée où il “reproche” à Rivière une vision un peu limitée sur son œuvre)<sup>22</sup>:

Si vous me permettez de faire un choix dans le livre, je serais bien heureux de pouvoir prendre pour la revue, en les séparant par des lignes de points, tous les passages qui ont trait à la décomposition de l’amour de votre héros pour Gilberte, soit de la page 133 à la page 178. Je les ferais précéder de l’admirable portrait de Gilberte (pp. 118-121) et je grouperais le tout sous le titre exquis que vous avez vous-même trouvé dans votre table de matières:

*Légère esquisse du chagrin que cause une séparation, et des progrès irréguliers de l’oubli*<sup>23</sup>.

Quelle est la réaction de Proust? Il se dit par principe défavorable à la publication de l’extrait – précisant qu’il a déjà dit non à une revue anglaise et au “Figaro” qui lui avaient fait la même proposition: et la raison en est qu’il ne veut pas retarder davantage la parution en librairie du deuxième volume (et de *Pastiches et Mélanges*), qui attendent depuis des années d’être présentés aux lecteurs: «Après les avoir trop demandés en vain, personne n’aura plus l’idée d’aller les chercher»<sup>24</sup>. “La Nouvelle Revue Française” n’est donc plus pour lui la rampe de lancement nécessaire à son travail, ni la seule revue dans laquelle publier des fragments! Cependant, s’il s’agit de satisfaire un grand désir de son ami Jacques, il est disposé à accorder l’extrait, à condition d’en modifier le contenu: «Tout à fait d’accord avec vous pour choisir la brouille avec Gilberte [...] j’aimerais mieux que vous ne mettiez pas avant le portrait de Gilberte dont je ne suis pas content, mais par exemple, après, le dîner chez Bloch»<sup>25</sup>. Proust propose donc – de manière déroutante pour le lecteur – de fissurer la compacité de l’épisode conçu par Rivière en plaçant une scène mondaine, humoristique juste après une longue séquence d’introspection psychologique. La réplique de Rivière est révélatrice: il aime beaucoup ce passage, mais trouve qu’«il ne s’enchaîne vraiment pas avec les pages sur Gilberte»<sup>26</sup>, introduisant un élément hétérogène dans le roman d’analyse en miniature qu’il a si bien façonné pour la revue. («Un autre inconvénient du Dîner chez Bloch serait de rendre à peu près impossible ce titre d’ensemble si délicieux et auquel je tiens tant»<sup>27</sup>). Proust, cependant, ne cède pas et, au lieu de faire suivre la brouille avec Gilberte du dîner chez Bloch, il propose de la faire précéder du déjeuner avec Bergotte<sup>28</sup>. Le directeur de la “NRF” conteste encore une fois le choix proustien.

(20) Pendant laquelle Rivière a été prisonnier en Allemagne.

(21) Grasset a définitivement renoncé à publier la suite de la *Recherche* le 29 août 1916.

(22) Cf. *supra*.

(23) *Ibidem*, p. 41, 19 avril 1919.

(24) *Ibidem*, p. 44, 21 ou 22 avril 1919.

(25) *Ibidem*, pp. 44-45.

(26) *Ibidem*, p. 47, 23 avril 1919.

(27) *Ibidem*.

(28) Cf. *ibidem*, p. 48, 25 ou 26 avril 1919.

Il est assez aisé de comprendre les termes du désaccord entre les deux personnages, unis dans leur désir d'amener le lecteur dans l'univers de la *Recherche*, mais divisés lorsqu'il s'agit de lui montrer la voie d'accès! Rivière, en insistant pour présenter dans la revue un fragment cohérent, d'où soit banni tout élément de désordre, vise avant tout à faire expérimenter au lecteur la profondeur de l'œuvre de Proust, même au prix de lui occulter – du moins au premier abord – son «extrême variété»<sup>29</sup>. Proust, en revanche, voudrait offrir au public «un aperçu des substructions et des étagements divers» sur lesquels son roman se soutient et à travers lesquels il se déploie, avec l'intention systématique d'«éviter la psychologie plane»<sup>30</sup>.

Le fait est que pour Rivière la *Recherche*, même dans son étonnante nouveauté (qui constitue en soi un progrès dans l'étude du cœur humain)<sup>31</sup> est une œuvre qui s'inscrit – tout en élargissant son domaine, par l'annexion des zones les plus obscures de l'âme – dans la meilleure tradition française du roman d'analyse. S'il est vrai que tout lecteur, lorsqu'il lit, est, comme le dit Proust, le propre lecteur de soi-même, Rivière (qui aimerait se situer dans cette même lignée) voit dans la *Recherche* le roman qu'il voudrait (qu'il aurait voulu!) écrire<sup>32</sup>... «Je vais travailler à une renaissance de la psychologie. Et fatalement vous en apparaîtrez non pas seulement comme le précurseur, mais comme le protagoniste essentiel»<sup>33</sup>.

Proust, au contraire, dans son étrange obstination à rendre visible au lecteur la complexité architecturale de son œuvre, semble poursuivre l'effet inverse de celui produit par une œuvre classique dans laquelle les artifices et les peines de la construction sont – dans une sublime *sprezzatura* – dissimulés par l'apparente sérénité de la forme. Lorsque on dit que la *Recherche* contient en elle le récit de sa conception, on ne fait pas seulement allusion à un de ces beaux effets de mise en abyme chers aux formalistes. Non; la *Recherche* est une œuvre tangiblement marquée, voire défigurée, par l'histoire de celui qui l'a réalisée en osmose avec sa propre vie (il suffit de penser à la déflagration qu'y provoque le roman d'Albertine, inspiré par l'apparition d'Agostinelli, mais aussi, plus simplement, aux mésaventures éditoriales qui, en retardant sa publication, ont permis sa profonde transformation). De même, quand Proust avoue à plusieurs reprises à Rivière que sa méthode consiste à travailler sur plusieurs plans – faisant certainement allusion à l'aspect conceptuel de son œuvre, où l'analyse psychologique est menée selon une approche pluridimensionnelle, incluant des facteurs spatiaux et temporels – comment ne pas penser que cette révélation concerne également l'aspect matériel de sa création? L'écriture de Proust recouvre plusieurs supports – carnets de notes, cahiers de brouillons et de mise au net, dactylographies, placards – faisant progresser simultanément – en laissant l'une interférer sur l'autre – des parties de son œuvre situées dans des endroits divers (au début, à la fin, au milieu) et arrivées à différents degrés d'élaboration (de la simple esquisse à développer aux épreuves de l'éditeur à cribler de corrections...). Peut-on vraiment imaginer que de cette œuvre – si profondément nourrie du chaos dans lequel elle a été conçue et si intimement liée à l'existence qu'elle doit sans cesse se transformer pour

(29) *Ibidem*, p. 51 (28 avril 1919).

(30) *Ibidem*, p. 52 (29 ou 30 avril 1919).

(31) «Quelques progrès dans l'étude du cœur humain» est le titre donné à une série de conférences consacrées à Proust (et à Freud) que Rivière a prononcées au Vieux Colombier du 10 au 31 janvier 1924 (publiées dans «Cahiers Marcel Proust» 13, Paris, Gallimard, 1985).

(32) Il est particulièrement significatif qu'il confesse à Proust combien son œuvre a été pour lui «une véritable délivrance» (M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 117, 13 juillet 1920).

(33) *Ibidem*, p. 118 (13 juillet 1920). Au sujet de la renaissance de la psychologie (et de la littérature) sur des bases nouvelles, voir l'article de Rivière *Reconnaissance à Dada*, publié le 1<sup>er</sup> août dans la «NRF» (repris dans J. Rivière, *Études* cit., pp. 375-391).

en inclure de nouvelles parties – Proust veuille donner une impression apaisante et compacte? Si le lecteur est le seul interlocuteur auquel il puisse adresser son discours le plus sincère (de “moi” profond à “moi” profond...), pourquoi devrait-il lui suggérer la fausse idée d’un livre parfaitement refermé sur lui-même? Rivière proteste que le dîner chez Bloch ne “s’enchaîne” pas du tout avec les pages sur Gilberte auxquelles Proust voudrait le rattacher. Mais ce n’est certainement pas ce type de liens – simples, logiques – que l’auteur croit devoir montrer au public, en lui présentant en avant-première la suite de son œuvre.

Proust finira par satisfaire les demandes de Rivière en offrant à la revue un extrait suffisamment cohérent, dont la conclusion sera repérée dans le début de la section “Nom de pays, le pays” où le voyage à Balbec est l’occasion des dernières réviscences de l’amour pour Gilberte mais aussi de son oubli<sup>34</sup>. Toutefois la divergence d’opinions entre les deux se renouvellera.

Dans le numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1921 de la “NRF” paraît *Une agonie*, extrait tiré de la deuxième partie du *Côté de Guermantes*, dans lequel sont racontées la maladie et la mort de la grand-mère<sup>35</sup> et qui vaut à Proust un chœur unanime d’éloges enthousiastes. Rivière lui écrit: «De toutes parts autour de moi j’entends monter des exclamations d’admiration pour *Une agonie*»<sup>36</sup>. Et Proust réplique: «J’ai reçu plus de lettres pour ce simple fragment que si j’avais fait quelque chose de remarquable»<sup>37</sup>. Rien de plus approprié, donc, pour le directeur de la revue, qu’offrir à ses lecteurs – en tant qu’avant-goût du volume *Sodome et Gomorrhe II*, dont Proust est en train de corriger les épreuves et qui paraîtra en avril 1922 – le récit du bouleversant souvenir involontaire qui fait réapparaître la grand-mère dans la chambre du Grand Hôtel de Balbec; cet épisode, qui «est le complément naturel»<sup>38</sup> de la narration de l’agonie, ne peut donc figurer, selon Rivière, qu’à l’endroit même où les lecteurs ont appris son tragique commencement. «Si vous ne voulez pas être accusé d’insensibilité, il faut absolument que ce chapitre des regrets, ou du deuil, paraisse là où a paru le chapitre de la mort»<sup>39</sup>.

Mais même au sujet de ce choix, Rivière est contraint de s’engager dans une petite dispute épistolaire avec Proust: les deux ne sont pas d’accord – entre autres<sup>40</sup> – sur la clôture du morceau. L’auteur voudrait terminer ce récit de péripéties de la mémoire et visions oniriques par la description d’une promenade autour de Balbec, au cours de laquelle le Narrateur est foudroyé par le spectacle, à perte de vue, de pommiers en fleurs (exposés en même temps au soleil et à la pluie) en haut d’une route où, lorsqu’il s’y rendait avec sa grand-mère en plein mois d’août, il ne voyait que des feuilles. La description se conclut par cette phrase: «C’était une jour-

(34) Cf. M. Proust, *Légère esquisse du chagrin que cause une séparation, et des progrès irréguliers de l’oubli*, “La Nouvelle Revue Française” 69, 1<sup>er</sup> juin 1919, pp. 17-20; et aussi *À l’ombre des jeunes filles en fleurs*, dans *À la recherche du temps perdu*, dir. J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, 1988, «Bibl. de la Pléiade», t. II, pp. 3-5.

(35) Il est intéressant de noter que les lecteurs de la “NRF” avaient déjà lu une première version de la mort de la grand-mère dans les fragments publiés le 1<sup>er</sup> juillet 1914 (voir *supra*), mais Rivière s’attachera à enlever, dans la nouvelle version, tout ce qui se recoupe avec la précédente: «Cher Jacques [...] retranchez ce que vous voudrez du début de la mort de la grand-mère puisque il y a dites-vous double emploi avec 1914» (M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 146, 8 ou 9 décembre 1920).

(36) *Ibidem*, p. 154, 13 janvier 1921.

(37) *Ibidem*, p. 156, 14 janvier 1921.

(38) *Ibidem*, p. 181, 30 août 1921.

(39) *Ibidem*.

(40) Proust avait d’abord envisagé de ne pas donner d’extraits de *Sodome II* à la “NRF”: tout en ajoutant que, si par hasard il les avait proposés à d’autres revues, il aurait réservé à Rivière un fragment différent et plus long (cf. *ibidem*, pp. 182-183, 4 ou 5 septembre 1921). Il finira par accorder à son ami Jacques le morceau qu’il avait demandé, qui sera publié en octobre 1921, et offrira, en revanche, aux *Œuvres Libres* de Duvernois un très long extrait (une sorte de petit roman) intitulé *Une Jalousie*, paru en novembre 1921.

née de printemps»<sup>41</sup>. Rivière pense qu'elle ne représente pas du tout une fin et que "l'achèvement naturel du morceau" devrait se situer un peu plus loin dans la page, là où le Narrateur, craignant que le plaisir de la promenade n'estompe le souvenir de sa grand-mère revivifié par la mémoire involontaire, s'efforce de repenser à quelque grande souffrance qu'elle a connue, pour se remettre au diapason de la tonalité douloureuse à laquelle s'accordent désormais ses journées à Balbec. Mais la tentative n'a pas l'effet escompté: l'image de l'être chéri lui apparaît fade, dépourvue de fraîcheur. «Ses paroles n'étaient qu'une réponse affaiblie, docile, presque un simple écho de mes paroles: elle n'était plus que le reflet de ma propre pensée»<sup>42</sup>. Selon Rivière, l'extrait devrait se terminer précisément par cette phrase: Proust, dans son intérêt même, n'a donc qu'à donner le texte «dans son intégrité»<sup>43</sup>. Une fois encore, le travail de médiation de Rivière est loin d'être neutre: il s'ingénie à offrir aux lecteurs un morceau complet et autonome – allant de la réapparition soudaine du souvenir à son affaiblissement – qui peut être lu séparément, comme un parfait paradigme du sublime génie analytique proustien.

Il ne lui a pas échappé, bien-sûr, qu'il y a bien plus dans l'art de l'auteur de la *Recherche*; un mois après la querelle autour de l'extrait, ayant terminé la lecture en placards de *Sodome et Gomorrhe II*, Rivière l'admettra sans réserve. «Vous avez à la fois les dons pittoresques et le don d'analyse. Vous faites voir [...] avec autant de force que Saint-Simon, et vous entrez dans les sentiments avec autant de pointe que Racine ou Stendhal»<sup>44</sup>. Et pourtant, malgré cela, sa préférence ira toujours à l'investigation psychologique. Du volume qu'il vient de lire, "la chose la plus prodigieuse" est à son avis la manière dont Proust fait «sortir l'amour pour Albertine de la jalousie»<sup>45</sup>.

La prédilection de Rivière est si marquée et si partielle (presque une affaire personnelle!)<sup>46</sup> que Proust s'était senti obligé, un an plus tôt – lorsque, ayant entre les mains les brouillons de *Guermantes*, le critique avait observé que le nouveau volume était «plus poétique que psychologique»<sup>47</sup> – de le rassurer en lui disant que tout ce qu'il allait lire – la séparation d'avec Albertine, sa mort et l'oubli du protagoniste – ferait pâlir (quant à profondeur d'exploration intérieure) la brouille avec Gilberte qu'il aimait tant... Le fait est, précisait Proust, que son œuvre était une construction dans laquelle il y avait non seulement des pleins – des piliers solides – mais aussi des vides, des intervalles où la plume de l'écrivain pouvait aller dans d'autres directions, s'adonnant à «minutieuses peintures»<sup>48</sup>.

Et c'est peut-être à cette discontinuité structurelle qu'il faut se référer pour comprendre le choix proustien de conclure l'extrait consacré au retour du souvenir de la grand-mère à Balbec par une brève esquisse du climat printanier, où les rayons du soleil sont aussitôt remplacés par un orage. Proust n'a pas du tout l'intention d'offrir à la "NRF" un morceau "fini", car cela tromperait les lecteurs sur la nature de son roman. La preuve en est que non seulement dans l'extrait (pour lequel la conclusion décidée par Proust sera finalement retenue) mais aussi dans la version finale de *Sodome*

(41) Voir le placard 152 de *Sodome et Gomorre II* (NAF 16766).

(42) *Ibidem*.

(43) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 191 (14 septembre 1921).

(44) *Ibidem*, p. 197 (13 octobre 1921).

(45) *Ibidem*.

(46) En témoigne justement la dédicace – quelque peu paradoxale pour un lecteur de la *Recherche* qui connaît le schéma voué à l'échec auquel obéissent toutes les relations décrites dans le roman – placée par Rivière *in limine* à son *Aimée*, récit entièrement centré sur l'investigation des plus sombres du sentiment amoureux: «à Marcel Proust grand peintre de l'amour».

(47) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 110 (29 juin 1920).

(48) *Ibidem*, p. 114 (3-12 juillet 1920).



et *Gomorrhe*, il introduira une césure nette après la phrase “c’était une journée de printemps”, sur laquelle s’achèvera le chapitre. La crainte de voir s’effacer le chagrin causé par la mort de la grand-mère appartient déjà à une nouvelle phase émotionnelle du Narrateur, à un nouveau chapitre, où sera supprimé le passage par lequel Rivière aurait voulu terminer l’extrait<sup>49</sup>. Cela nous dit beaucoup sur l’orchestration complexe par laquelle Proust introduit ses motifs, et au sein de laquelle – comme dans un opéra wagnérien – on ne peut proprement trouver de résolution<sup>50</sup> puisque la cadence d’une séquence mélodique (jamais complètement pure mais comme assiégée par l’écho des autres matériaux musicaux) contient déjà le principe de la suivante, et disperse dans diverses directions les segments dont elle se compose et qui se recombineront avec d’autres segments d’origine différente. Certes, Proust tient à montrer la solidité de sa construction romanesque – qui n’est pas un amas informe de mémoires – mais l’architecture dont il parle n’est pas de celles qui insufflent la paix d’un équilibre atteint: c’est une architecture, la sienne, perpétuellement secouée par l’inquiétude.

D’autre part, dans la dispute qui l’oppose à Rivière au sujet de la confection des extraits pour la revue, d’autres facteurs entrent en jeu, moins évidents qu’une simple différence de point de vue sur le roman. La réticence avec laquelle Proust concède des parties de son œuvre à la “NRF”, alors qu’il semble les offrir avec plus de facilité à des revues beaucoup moins prestigieuses, ainsi que l’obstination avec laquelle il résiste aux propositions de Rivière, pourraient révéler une peur inavouée de l’intrusion, de la prise de possession par quelqu’un d’autre de ce qu’il sent lui appartenir comme sa propre chair. Toujours à propos du fameux extrait d’octobre 1921, Proust avait réagi avec une certaine violence à l’hypothèse de Rivière de diviser le morceau en deux au cas où – en ajoutant la phrase qu’il souhaitait – il s’avèrerait trop long: «Vous avez tort de croire que «c’était une journées de printemps» n’est pas une fin. C’est que vous avez mal lu [...]. Je vous demande en grâce de ne pas paraître en 2 numéros, vous dites que j’aime les fins brusques c’est vrai, mais j’aime choisir ma brusquerie et ma fin»<sup>51</sup>. D’autre part, l’attitude de plus en plus passionnée (parfois jalouse) de Rivière peut susciter le soupçon que l’insistance avec laquelle il demande, ponctuellement, des extraits vise (certes inconsciemment), plutôt qu’à préparer le terrain au large succès de chaque nouveau volume de Proust, à en incorporer un fragment, remodelé selon son tempérament artistique, dans sa création principale: la revue!<sup>52</sup>

De retour d’une visite à Proust, rue Hamelin, Rivière lui écrit: «Pourquoi désespérez-vous d’achever votre œuvre? Moi, je suis sûr que vous la terminerez. Le besoin que nous en avons tous est si grand qu’il ne se peut pas qu’il ne soit pas satisfait. C’est du mysticisme, si vous voulez! Mais du bon»<sup>53</sup>. Il n’est pas possible que Proust meure avant d’avoir achevé l’œuvre parce que trop de désirs, tant du romancier que de ses lecteurs, convergent vers elle. Ce n’est qu’après les avoir réalisés que la vie de son créateur – en se rétrécissant comme une peau de chagrin<sup>54</sup> au fur et à mesure qu’elle se transfère dans le roman – peut disparaître...

En effet, en parcourant la correspondance entre Proust et Rivière, surtout de 1922, on a l’impression que l’adoration du critique pour la *Recherche* a fini par vampiriser son auteur: s’il est vrai que Proust a progressivement sacrifié toute énergie

(49) Cf. M. Proust, *Sodome et Gomorrhe* dans *À la recherche du temps perdu* cit., t. III, 1988, p. 178.

(50) En musique, la résolution est le passage d’un accord dissonant à un accord consonant.

(51) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 189, 13 ou 14 septembre 1921.

(52) Selon Laget les “prépublications” de la *Recherche* dans la “NRF” constituent “une œuvre commune qui matérialise” l’amitié entre Proust et Rivière (cit., p. 163).

(53) *Ibidem*, p. 227, 8 juin 1922.

(54) L’allusion de Rivière au mysticisme autorise la comparaison balzacienne.

résiduelle à l'écriture, une partie de cette force a été consommée par la préparation et la correction des extraits pour la "NRF".

En témoigne une lettre désespérée datée du 25 octobre, l'une des dernières que Proust écrit à Rivière dans un répit accordé par ses terribles quintes de toux, et qui concerne à nouveau l'arrangement d'un extrait<sup>55</sup>:

Et puis Jacques laissez un malheureux qui n'en peut plus et qui se sentant mieux hier a corrigé un livre entier pour Gaston [...]. Vous m'avez trompé en faisant croire à des corrections dont aucune n'a été faite. Laissez-moi ma souffrance aujourd'hui va jusqu'à la détresse. Je n'ai plus confiance en vous.

Cher Jacques pardonnez moi. Mais on vous prend en haine quand on voit que la vie des autres, l'âme des autres n'existe pas pour vous, mais seulement dix lignes, quand même elles seraient si mauvaises qu'elles détruiraient tout<sup>56</sup>.

Ce reproche à l'encontre de son ami Rivière est certainement injuste, ainsi que d'autres qu'il lui adresse, surtout à partir de 1919, et qui, au-delà de la susceptibilité de Proust pour tout ce qui touche à son travail, ont pour origine la détérioration de sa santé et de sa vue (ce qui lui fait mal lire les lettres qu'il reçoit). Et pourtant, cette supplique pour qu'on le laisse en paix parce qu'il est arrivé au bout de sa course prend tout son sens si on l'imagine adressée à sa propre œuvre qui, comme il l'avait obscurément prévu vingt ans plus tôt, alors qu'il était encore loin d'entamer la rédaction de la *Recherche*, avait fini par lui ôter la vie.

J'avais asservi mon intelligence à mon repos. En défaisant ses chaînes, j'ai cru seulement délivrer un esclave, je me suis donné un maître, que je n'ai pas la force physique de contenter et qui me tuerait si je ne lui résistais pas<sup>57</sup>.

ELEONORA SPARVOLI  
*Università degli studi di Milano*

(55) Il s'agit de *Mes réveils*, l'un des deux extraits de *La Prisonnière* publiés dans le numéro de novembre 1922.

(56) M. Proust, J. Rivière, *Correspondance* cit., p. 259.

(57) *Correspondance de Marcel Proust* cit., Tome III, 1976, p. 196 (à Antoine Bibesco, 20 décembre 1902).